POISSON D'AVRIL
1865.

2

REVERIES

D'UN

JOUEUR

DE

PIGEON-HOLE.

58

REVERIES.

PROVERBE:

Mon gentil Maquignon,
Du cheval qu'on te donne,
Si la bride est peu bonne,
Prends toujours, c'est bon ton.

LECTEURS,

Si j'avais l'ambition de passer à la postérité, je me trouverais bien embêté. Je n'aurais pas fait deux pas dans cette voie, que, M. le Curé qui, dans ce pays, y est planté comme une sentinelle avancée, me crierait : " qui vive," et comme je n'ai pas le mot de passe, force me serait de rétrograder.

Monsieur le Curé a raison, et, moi, je n'ai pas tort.

Si j'écrivais, pour le commun des lecteurs, je me croirais répréhensible. Mais comme *je ne mets la main à la plume* que pour m'entretenir, un instant, avec des gens d'esprit, je ne vois pas le danger d'aborder quelquefois les paradoxes ou d'avoir des naïvetés.

Je me suis permis d'écrire, en tête du dixième poëme de cet opuscule, le mot " CENTAIN," qui signifie, selon moi, pièce de cent vers, comme huitain signifie, pièce de huit vers, d'après le dictionnaire. Il est bien vrai que l'Académie n'a pas encore sanctionné ce mot là, mais ça viendra, j'espère. En attendant, je m'étonne qu'elle ait découvert que " hurluberlu " est synonyme de " brusque."

Sont-ils capricieux, un peu, messieurs les académiciens ?

Ils admettent dans leur intimité, choïent, caressent, malgré sa mine rébarbative, " Apophthègme " et ils dédaignent, baffouent, et éconduisent sans façon " défalcataire " qui, à part sa signification, a l'air passablement honnête.

Ces Grands-Prêtres de la science, consacrent l'alliance de " corrupteur " avec " corruptrice," et laissent vivre dans le concubinage, " extirpateur " avec " extirpatrice " qui, pourtant, ne demanderaient pas mieux que de se prendre en légitime mariage.

J'invite l'Académie à imiter quelque peu la prudence divine qui, dans la plupart des règnes de la nature, a fait les êtres et les choses, mâles et femelles. N'en pourrait-il pas être de même des substantifs, ou du moins de la plupart d'entr'eux ?

M'est avis qu'Adam, déparié, se serait porté à des excès sur sa personne, ou aurait contracté des alliances compromettantes.

Mais le danger disparut,
Aussitôt qu'Eve parut

avec son œil d'azur, son front divin, sa noire et longue chevelure qui l'enveloppait comme un vêtement d'opale : Eve la vierge de quinze ans, éblouissante de beauté, rayonnante de bonheur, et toute ruisselante de grâces, le sourire aux lèvres, l'amour au cœur, le sein nu, gonflé, et tout palpitant de plaisir.

Je ne saurais dire quel éblouissement eut Adam en apercevant, à son réveil, l'enchanteresse mollement couchée à son côté, lui tendant les bras, et disant : Viens ! tout mon être est à toi : Prends ! Tous ces trésors t'appartiennent.

Oh !..... mes amis, que n'étions nous là ?

Je les vois toujours à ce moment suprême, s'étreindre dans un embrassement sans fin, fous de bonheur, ivres d'amour, et comme noyés dans un océan de délices inexprimables, profondes, étranges, inouïes

Ce coquin de serpen les vit dans cet état, comprit tout leur bonheur, devint jaloux, et..... Vous savez le reste.

Personne ne me l'a dit, mais je sais bien qu'Adam, ébloui, fasciné à la vue de tant de richesses ne sut pas de quoi prendre d'abord, mais une fois remis de son trouble; il cueillit des perles sur les lèvres roses d'Eve, des diamants dans ses grands yeux noirs qui brillent, des rubis sur son cou plus blanc que l'ivoire, et, pour parler le langage du grand roi Salomon, un miel délicieux, entre ses deux mamelles; et pour comble de bonheur, sa bonne fortune lui fit découvrir à moins d'un pas de là, une montagne de pierres précieuses de la plus belle eau qu'il prenait, reprenait, prenait toujours, reprenait sans cesse, et ne pouvait jamais se lasser de prendre.

Où c'était?

Devinez, et si jamais vous tombez dessus, faites comme moi, gardez le secret de votre bonheur, n'en parlez pas à cause de la malice des hommes, de la pudeur des femmes, et de la pureté des enfants.

O premiers plaisirs du premier hymen, que vous dûtes êtres ravissants! Mais pourquoi faut-il que Caïn se soit avisé de poindre, en un si beau jour de fête? Il me semble qu'il eut mieux fait de céder le pas à Abel et d'attendre un refroidissement entre les époux, car il reste avéré aujourd'hui, que le premier né avait le cœur sec et froid.

N'allez pas croire toutefois, que j'en veuille à Caïn d'être l'auteur d'un pareil contre-sens. Le pauvre enfant ne connaissait pas encore, et pour cause, les tribulations du mariage, en sorte qu'il ignorait que

l'amour s'étiole vite en ménage. C'est ce qui fait probablement qu'il a saisi, avec tant d'empressement, la première occasion qui s'est présentée de voir le monde. Mais si le jeune homme avait pu, seulement, naître deux lunes, après le mariage à lui, je suis convaincu qu'il aurait attendu, avec plaisir, pour venir au monde, qu'il fut le dernier des enfants de son père; et si les choses avaient tourné ainsi, peut-être que nous n'aurions pas à déplorer la fin tragique du Cadet de la grande famille humaine.

Maintenant que le coup est fait, à quoi servirait de s'arracher les cheveux ?

A rien, si ce n'est peut-être à tendre un piège à l'étourderie des petits espiègles qui pourraient se permettre de crier, comme les jeunes vauriens d'autrefois, " monte, monte, tête chauve."

Mais revenons à notre sujet.

Comment se fait-il que les Quarante n'aient pas encore pu trouver le substantif féminin de " auteur " eux qui vivent au milieu d'une légion de bas-bleus ?

Pour moi, j'écrirais sans scrupule "hautaine." Le mot est qualificatif et tout-à-fait significatif. Peut-être que ce n'est pas le mot propre, mais, tout de même, ça donnerait une idée de la chose. En tout cas, je l'appliquerais, en attendant mieux.

Que l'Académie y prenne garde ! elle pourrait bien avoir, un jour, à rendre compte d'un million de péchés cacophoniques.

Cacophoniques !.....En vérité, on ne peut faire un pas sans rencontrer un mot bâtard ayant droit à votre sympathie, messieurs de l'Académie, et qui

vous prie, vous supplie, et vous demande en grâce de le légitimer.

Si vous ne voulez pas qu'on vous détrône, en avant! agissez, afin que l'on n'ait pas à vous répondre, un beau jour, comme à un certain Roi, "il est trop tard!"

MME. JEAN MORICO,

Peinte par son Mari.

Ma femme est...une femme assez semblable à d'autres
Et je dis à plus d'un, jugez-en par les vôtres.
Elle parle beaucoup plus que je ne voudrais.
Mais à l'ouïr, pourtant rien n'est discret comme elle.
Quoiqu'elle ait de la mine et de *rares* attraits,
Sans exigence, on peut la désirer plus belle.

Or, un défaut qu'elle a me contrarie un peu.
La drolesse a toujours puces en sa chemise
Qu'elle chasse le soir à la clarté du feu,
Sitôt qu'entre deux draps ma personne s'est mise.
Et moi qui suis jaloux je me couche inquiet,
Ne pouvant deviner comment la puce fait,
Ni la raison qu'elle a, pour être en ma demeure
Chaque jour assidue, et toujours à même heure.

Si j'en croyais Mignonne, (et je la crois un peu
Tant la chose, chez nous, souvent se renouvelle,)
Quand ces insectes vont s'acharnant après elle,
Ce n'est pas de son fait, mais la faute de Dieu.
He ! je m'estime heureux que la drôle ne vienne
Assez gognardement dire que c'est la mienne.
Il me faudrait, bon gré, malgré, passer par là.
Qu'y faire ?—La gronder ?—Risquez-vous-y vous-mê-
Et courrez vous frotter à ces gaillardes là. [me,

Cà jase outre mesure, et ça ne veut pas même,
Après une heure et plus, vous laisser votre tour.
Eh Quoi !—La battre ?—Osez, si las de voir le jour,
Vous ne tenez du tout à vos chères prunelles,
Si vous voulez, d'un coup, voir cent mille chandelles.
Je vous avertis, si je la perds par malheur,
(Car elle est très utile à qui se morigène,)
Qui la retrouvera, s'il ne me la ramène,
Avant longtemps saura si j'ai bien du bonheur,
Et la voudrait au Diable, au bout d'une semaine.

Elle a cela de bon, et ce penser m'est doux,
Sa tête un peu teigneuse, au moins n'a pas de pous.
Puis une chose qui lui donne bien du lustre,
Et la rend fort aimable au *Dandy* comme au rustre,
C'est qu'elle a, sous le nez, de fourmillants poils roux ;
Et sa bouche fendue au-delà de l'oreille,
Semblant hurler la nuit, pendant qu'elle sommeille,
Rit d'un nez échancré que baise un noir menton.
D'un côté, sa joue est couleur de champignon,
Et l'autre luit de loin, verte comme un oignon ;
Mais son œil verron louche et clignotte à merveille.

Elle a, juste, cinq pieds, de la tête au talon,
Et quatre, bien comptés, de la fesse au chignon.
Demi pied pour la jambe : autant pas d'avantage,
Pour sa charmante tête. Il faut voir son corsage,
Comme c'est bien tourné ! Mais ce qui fait défaut,
C'est qu'une hanche baisse et l'autre va trop haut.
L'épaule droite aussi qui s'incline en arrière
Semble faire un effort pour lui voir le derrière :

Et l'autre curieuse avance effrontément
Comme pour découvrir quelque chose devant.
Mais c'est bien temps perdu : car cette Maritorne
N'a rien de bien saillant, si ce n'est une corne
Droit au milieu du front et que l'on dit qu'elle a,
Depuis qu'un avocat galant la baisa là.
A présent sa fierté, sa vertu s'effarouche,
Comme l'oiseau sauvage, au moindre mot qui louche.
C'est de quoi rassurer, ce me semble, un jaloux.

La petite cathos aussi fine que belle,
Sa fille bien-aimée, est son portrait fidèle.
Elle est à marier : garçons, en voulez-vous ?

A M. V. HUGO,

Après la lecture de son livre intitulé " Les Châtiments."

I

Qu'as-tu fait mon bel Ange,
De ton talent si beau ?
Pourquoi sonder la fange
Que Dieu lègue au pourceau ?
Le génie étincelle
Dans ce livre infernal
Où ta Muse immortelle
Prône le Dieu du mal.
Quoi ! Prince des Poëtes,
Tu pousse avec le pied
Les neuf Sœurs si discrètes
Jusqu'au fond du bourbier !

Mais si le peuple, en France,
Croyait ce que tu dis,
Il perdrait l'espérance
Qui mène au Paradis.
Honni soit l'homme impie
Qui d'un peuple vaillant
Veut faire une Furie !
Qu'il s'en aille à Satan.
Crois tu que ta parole
Pût mettre à la raison
Ce peuple, ton Idole,
Devenu fier lion ?
Les Etats qu'on relève

Avec mille brigands
Ramassés sur la grève
Ne durent pas longtemps.
Va! ta Muse est trop belle
Pour chanter Belzébut
Et courir la ruelle
Comme une truie en rût.

Napoléon qu'en rêve
Tu nommes le Petit
Comme un colosse lève
Le front jusqu'au Zénith.
Son oncle, à coups d'épée,
A bien fait, sous tes yeux,
La plus grande Epopée
Qui se vit sous les cieux.
Le neveu plus habile,
Sans tirer le canon,
Tient le monde tranquille
Et voit bénir son nom.
Et Sibour et le Pape
Que la vertu fait grands
Evitent ton attrappe
Et tu tombes dedans.
Sais-tu ce que l'on pense,
O mon Poëte-Roi,
De ton génie immense,
De ton Cœur, de ta foi ?
Lorsque ta République
Fut rejoindre sa sœur
Et que la voix publique,
Fit LOUIS Empereur,
Tu sentis le vertige

Te donner le frisson.
La grandeur du prodige
Ebranla ta raison.
C'est pour ça que ton livre,
Maître, est si mal dicté
Qu'il ne pourra te suivre
A la postérité.
Ces écrits-là s'effacent
Aussi prompts que l'éclair,
Où le sillon que tracent
Des vols d'oiseaux dans l'air.
Pour toi-même, O mon Maître,
Tu le regretteras.
Tu t'en moques peut-être,
Attends, et tu verras.

II

Mais croit-on que le monde
Dont vous avez l'amour,
De cette erreur profonde
Vous tienne compte un jour ?
Non. Vous êtes l'étoile
Qui brille dans son ciel.
Quand un nuage voile
Votre disque immortel,
Il attend. Le nuage
Bientot évaporé
Laisse briller l'image
De son astre adoré.

Pour moi qui te révère,

Quand je verrais Satan
Pratiquer l'adultère
Sous les yeux du passant
Avec ta muse, O Maître,
Je ne jugerais pas.
Je me dirais : peut-être
Dieu l'abaisse si bas
Que pour montrer au monde
Qu'il peut sans nul effort,
Quand l'enfer grince et gronde,
Ressusciter la mort.
Soit qu'il ôte, ou qu'il donne,
Qu'il punisse ou pardonne
Dieu se passe d'autrui,
Car la force est à lui.

Si j'ai parlé de sorte
A t'offenser, mon Roi,
La peine que j'en porte
M'afflige plus que toi :
Car, sur ma foi ! Je t'aime
D'un frénétique amour.
Je t'aime pour toi-même
Sans espoir de retour.

Ton mépris ni ta haîne
Ne m'ont point détourné.
Je t'aimerais sous peine
De me savoir damné !
N'es-tu pas beau, sublime
Dans mille chants divers ?

Apollon qui t'anime
Te dicte les beaux vers.

De toute voix qui chante
Et fait vibrer les cœurs
L'hymne la plus touchante
Qui se répète en chœurs,
Dans un beau jour de fête,
N'a pas d'accords si doux
Que ton chant, mon Poëte,
Qu'on écoute à genoux !

MA FILLE UNIQUE EST MORTE !.....

MARS 1857.

Quel est ce Dieu cruel que vous me vantiez tant,
Quand le père a péché, qui s'en prend à l'enfant ?
Quand il frappe sur moi, vous l'exaltez, vous autres.
Espérez-vous par là qu'il épargne les vôtres ?
Quand il vous fait du bien, O braves serviteurs,
Vous êtes à ses pieds tout pleins de l'espérance
Que vous serez toujours l'objet de ses douceurs.
Gare ! bientôt viendra l'heure de la souffrance.
Oh ! merci, mes amis, de vos discours flatteurs.
Quoique vous me disiez, j'éprouve des douleurs,
Il est bon, dites-vous, c'est un bien tendre père.
Son amour se traduit d'une étrange manière !
Si la mort vient à vous conduite par sa main
Et ravit sans pitié l'enfant qui vous console,
Voyant vos pieds meurtris aux ronces du chemin,
Vous maudirez aussi la main qui vous désole.
Oui, vous maudirez Dieu dans votre désespoir
Et vous ne voudrez plus l'entendre ni le voir.
Abyme !... Ange !... Démon !... Oh ! ma tête s'égare...
Quel délire accablant de ma raison s'empare ?
Ciel ! un effroi subit, inconnu me saisit.....
Est-il jour ? Fait-il nuit ? Où suis-je ? Et qu'ai-je dit ?
.....
Ah ! ma bouche a parlé les accents d'un homme ivre,
Des mots que Satan seul trouve écrits dans son livre.
Qui me versera l'eau qui lave le pécheur
Quand sa bouche a maudit le nom saint du Seigneur ?
Feu, tonnerre, tombez, je ne vois qu'anathême,
Mort, malédiction sur l'homme qui blasphême....

Pardon, mon Dieu, pardon, j'implore ta bonté.
Si je suis malheureux, je l'ai bien mérité.
Mets en oubli ma faute, excuse ma faiblesse,
Répands sur moi l'esprit qui donne la sagesse,
Afin que, revenu du sentier de l'erreur,
Je puisse recouvrer ma place dans ton cœur.
Oui, je le reconnais, l'auteur de mon supplice
C'est mon crime secret, c'est ma propre malice.
Péché dès mon berceau, crime dans mes beaux jours,
Bon serviteur, jamais ! et criminel, toujours !....
Quel père à qui laisser une enfant, petit ange,
Qui naissait pour apprendre à chanter ta louange ?

LE PAUVRE DEBITEUR.

CHANSON.

La paix règne dans ma chaumière,
De mon sort êtes-vous jaloux ?
Un grabat couvert de poussière,
Cela vous convient-il, à vous ?
Ayez pitié de ma détresse :
Pourquoi m'ôter mon pauvre lit ?
Où donc dormira ma maîtresse ?
Je n'ai (*bis*) qu'un pauvre lit.

Pauvreté, charme de ma vie,
Seule tu satisfais mon cœur.
Pourquoi faut-il donc qu'on t'envie ?
A tous donnes-tu le bonheur ?
Ayez pitié de ma détresse :
Pourquoi m'ôter mon pauvre lit ?
Où donc dormira ma maîtresse ?
Je n'ai (*bis*) qu'un pauvre lit.

J'étais joyeux dans ma misère,
Je n'éprouvais aucun soucis.
Je disais : je vais être père,
Oh ! quel bonheur d'avoir un fils !
Ayez pitié de ma détresse :
Pourquoi m'ôter mon pauvre lit ?
Où donc dormira ma maîtresse ?
Je n'ai (*bis*) qu'un pauvre lit.

Ne tuez pas ma pauvre Louise.
Ciel ! elle a déjà tant souffert.....
Fuyez, fuyez, mon cœur se brise,
Faut-il qu'elle accouche au grand air ?
Ayez pitié de ma détresse :
Pourquoi m'ôter mon pauvre lit ?
Où donc dormira ma maîtresse ?
Je n'ai(*bis*) qu'un pauvre lit

Dieu ! je n'ai pu toucher leur âme,
Il m'ont ôté mon dernier bien.
Allons, courage ! pauvre femme,
N'as-tu pas la paille du chien ?
Oh ! S'ils avaient su mon supplice,
Ils m'auraient sans doute exaucé.
N'importe, Dieu lui soit propice
Pour tout (*bis*) le mal qu'ils m'ont causé.

DEUX PAUVRES CLERCS.

Dédié à l'Honnorable X X X.

Te souvient-il qu'un jour,
Avant de me connaître,
Tu m'avais fait la cour,
M'ayant pris pour un Maître,
Maître-es-art de Thémis ?
C'est ce jour-là, qu'amis,
Nous fîmes le serment à l'hotel de Lignière,
De nous aimer toujours d'une amitié sincère.

Comment t'es tu trompé
Au point de méconnaître,
A son habit rapé,
Qu'un clerc n'est pas un Maître ?
Mes pantalons trop courts,
Mon vieux *stock* de velours,
Mon air d'enfant de chœur, mon incroyable veste,
Mes souliers éculés, tout le prouvait, de reste.

Dis-moi, te souviens-tu
D'Emma la brune fille
Si pleine de vertu,
L'amour de sa famille ?
Qu'elle était belle à voir
Dedans son *spencer* noir !
Qui de nous l'aima plus, la belle couturière ?
Qui de nous l'oubliait, le soir, dans sa prière ?

Pour ses chers Etudiants
Elle aurait, disait-elle,
Donné ses vingt printemps,
Ses doux yeux de gazelle
Tout pleins de chasteté,
Son trésor (la beauté)
Afin que Dieu jetât un regard de clémence
Sur ceux dont elle avait deviné l'indigence.

Fille du peuple-Roi,
O Déesse ouvrière,
Nous prirons Dieu pour toi,
Pour ton père et ta mère
Pour ton aimable frère
Qui fut si bon pour moi.
Si le Ciel ne vous a pas comblés de largesses
Venez, O bons amis, partager nos richesses.

Ami, se souvient-on
De mon gilet d'indienne,
A basques de coton
Et de sa mine ancienne ?
Etais-je fanfaron,
Avec mon casque oblong,
Un matin que tu vins m'éveiller dès l'aurore
Dans le petit grenier qui me sourit encore ?

Se rappellerait-on
Ma veste de futaine

Servant de caleçon,
De tuque et de mitaine ?
Dans le petit réduit
Où je passais la nuit
Etais-je bien, couvert du drap qui couvrit Eve
Alors qu'au bras de l'homme, elle eut son premier
[rêve ?

Comme grand-père Adam,
S'il m'eut payé visite,
Aurait été content
Et m'eut reconnu vite,
Non pour fils de Caïn
Car il était vilain,
Mais pour enfant d'Abel, cet excellent jeune homme
Qui paya, le premier, la dette de la pomme.

Te souvient-il encor
De la petite Annette,
La belle aux cheveux d'or
Gentille mais coquette ?
Bref, si nous n'avions pas
Eté si délicats,
Elle eût aimé souvent qu'on lui prît quelque chose
Qui peut se comparer à deux boutons de rose.

Mettrai-je dans l'oubli
La mère Dépaty
Qui me servait la soupe
Froide, à pleine soucoupe.

Cet ange de bonté,
Ne croyant pas mal faire,
Dans sa large marmite ébouillantait mon thé.
Chez elle, en temps de paix, c'était comme à la guerre.

Son excellent mari,
Bon comme on en voit guère,
En avait souvent ri
Mais toujours laissait faire.
Le brave canadien,
Honnête et bon chrétien,
N'avait qu'un seul défaut : il prenait ma serviette
Pour essuyer ses mains, son nez et mon assiette.

Pour trente sous par mois
On fesait ma cuisine :
Donc j'étais pas à choix
D'exiger nappe fine,
Pour y voir, étalé,
Un peu de bœuf salé,
Ou quelque grand gigot qui semble avoir la teigne
Pour avoir, à l'étal, longtemps servi d'enseigne.

C'est là le temps mauvais,
Mes jours de pénitence :
Mais lorsque tu venais,
Certes ! on faisait bombance.
C'était petits patés
Finement apprêtés

Avec oignons sautés à certain vin (Madère)
Qui, soit dit entre nous, ne valait pas la bière

III

Te souvient-il de quoi
Ma couchette était faite ?
La Reine, aussi le Roi
Se casseraient la tête,
A deviner comment
On peut facilement
Dormir trois quarts du jour et la nuit toute entière
Sur quatre bois croisés, tapissés de fougère.

Qu'on dort bien sur un lit
Rempli de paille fraiche.
A Jésus tout petit
Couché dedans la crèche
On rêve chaque nuit
Et l'on entend le bruit
Charmant que font les chœurs célestes qui nous chan-
Les concerts infinis qui, là-haut, les enchantent. [ten

Qu'on est riche à vingt ans,
Si l'on a la sagesse,
Le goût simple des champs,
Une jeune maîtresse
Qui travaille le jour

Et le soir fait l'amour,
Mais l'amour innocent sous les yeux de sa mère
Qui rit, en devinant tout ce qu'on voudrait faire.

Or, la morale veut
Qu'elle empêche de faire
Quelque chose qui peut
Etre un jour bien amère.
Puisque Dieu l'a voulu,
Avant tout la vertu!
Mais je ne cache pas qu'un jeune homme préfère
Que Dieu, pour la jeunesse, eût été moins sévère.

Te souvient-il aussi
De la grosse Marie,
La fille à Sansouci,
Gaie et si réjouie ?
De mon humble logis
Dont elle était maîtresse
Elle avait l'art de faire un petit paradis
Où nous avons appris ce qu'est le mot, " ivresse."

N'étions-nous pas joyeux
Souvent dans la mansarde ?
Quand nous y prenions garde,
Ménageant bien tous deux,
Nous trouvions de quoi boire
A l'amour, à la gloire
Aux projets d'avenir brillants que tu formais,
Quand, triste et soucieux, je me désespérais.

Maintenant que l'épreuve
A perdu son pari,
Faisons comme la veuve
Qui prend jeune mari.
Sans perdre la mémoire
De notre vieille histoire
Jouissons du présent qui va bientot finir
Et rapportons nous-en à Dieu de l'avenir.

Quand je venais te dire,
" Je serai propre à rien,"
Je te voyais sourire
A mon triste entretien.
Pour toi tout était rose :
Je voyais tout en noir.
Quoique tu disses là, j'étais loin de prévoir
Que plus tard, pour tous deux, si bien irait la chose.

Mon ami, sois heureux.
Cœur vraiment généreux,
Prend ta part de la joie
Que Dieu met sur la voie
De tout homme de bien :
Prends ton lot, prends le mien
Et songes quelque fois à l'ami de jeunesse
Qui, souvent, t'a semblé trop chérir la paresse.

Tu m'aimas, triste ou gai,
Laborieux, fainéant, riant, pleurant sans cause.
Que t'importait la chose,
Puisqu'au profit des deux, tu t'étais fatigué ?

LE BATARD MOURANT.

Quand apparait la mort, pourquoi frémis-tu, frère ?
L'enfant craint-il d'aller dans les bras de son père ?
Dieu te sourit d'en haut, et son sourire est doux.
Devant le repentir s'appaise son courroux.
Aurais-tu, par hasard, peur de quitter la terre,
Monde d'iniquités où la vie est amère ?
Quelle joie, ici-bas, a sû charmer ton cœur ?
Un seul instant as-tu goûté le vrai bonheur ?
Une épouse adorée et belle comme un ange,
N'ayant jamais traîné sa robe dans la fange,
Dans un transport d'amour, te baisa-t-elle au front,
En te disant : Je suis bien fière de ton nom ?
As-tu connu le charme ou le cœur se dilate,
Quand une bonne sœur, de sa voix délicate,
Vient adoucir le mal que l'ennui fait au cœur,
Quand on se voyait seul à pleurer son malheur ?
Où le beaume divin que l'amitié nous verse,
Quand le sort rigoureux constamment nous traverse,
Vint-il tarir les flots de tant d'amères pleurs
Dont ta vie orageuse a connu les douleurs ?
A peine es-tu sorti du ventre de ta mère,
Qu'un déluge de pleurs inonda ta paupière,
Tu pleuras dès l'enfance, et tu pleurais encor,
Quand on a dit de toi : "Cet homme est grand et fort."
Qu'est devenu ton père ? et le sein de ta mère
Jamais avec amour, te pressa-t-il, mon frère ?
J'ai vu l'indigne mère abandonner son fils,
Dès sa plus tendre enfance, à la faim, au mépris.
Oui, le cher innocent qui ne fesait que naître,
Que n'avait pas encor béni la main du prêtre

Fut, sur le sable froid et nu,
Déposé par un inconnu.
La sœur de charité, passant là, le regarde,
S'émeut, n'hésite plus et le prend sous sa garde.

Errant à l'aventure, un jour, j'entre au hasard
A l'hospice, et qu'y vois-je ? Un monde dit bâtard.
J'ai vu là mille enfants, charmantes créatures,
Ayant, pour tout trésor, de célestes figures.
Un, surtout, vint à moi dont l'air doux me frappa.
Son œil bleu me remit la candeur, la franchise,
Que je crus voir naguère, au front si doux de Louise.
Plein de ce souvenir, un soupir m'échappa.
Au temps où je la vis, cette femme était belle.
J'aurais, sans hésiter, donné mon sang pour elle.
Oh ! jour fatal ! un soir que la lune brillait,
Radieuse et parée,
A la voûte azurée,
J'étais heureux près d'elle, et sa voix m'énivrait.
Une gaze légère, autour du cou rangée.
Laissait voir ses appats, à dessein négligée.
Mon âme se troubla... ce que je devins lors,
Tu le comprends assez par mes cruels remords.
Il m'en souvient toujours, en la quittant, j'eus honte,
Et quand j'y songe encor, le rouge, au front, me monte.

Cependant, cet enfant que j'avais reconnu,
Et qui, depuis, s'est cru fils d'un père inconnu
Cet enfant, dis-je, vint partager ma misère,
Et durant dix-huit ans, habita ma chaumière.
Si je l'aimai, s'il fut l'objet d'un tendre soin,

Ici, qui, plus que toi, mon frère, en fut témoin ?
Lorsque je partageais les jeux de ton enfance,
L'amour et le devoir dictaient ma complaisance :
Car l'enfant délaissé, mon ami, c'était toi ;
Et ce père coupable, O mon fils, c'était moi !.....
.....
Alors le moribond, se dressant sur sa couche,
D'une voix affaiblie et pleine de sanglots
Dit ces mots qu'avec peine articula sa bouche :
" Quand je n'entendrai plus le doux chant des oiseaux.
Le Ciel aura mon âme, et la terre, mes os.
O mon père, si Dieu permet qu'on s'intéresse
A ceux qui, sur la terre, avaient notre tendresse,
J'irai m'agenouiller aux pieds de Jésus-Christ
Et le sollicitant, au nom de Dieu son père,
Par l'amour infini qu'il témoigne à sa mère,
Par son sang, par sa croix, par tout ce qu'il souffrit,
Je ferai bien rayer la note d'infamie
Qu'en encre noire, écrit l'ange, au livre de vie."

ACROSTICHE.

O elle, O mon Dieu, que j'aime
A près vous, ici-bas,
R ègne, Oh ! bonheur suprême !
O ui, règne, et sur ses pas
L e Duc, le Pair se presse :
I ls offrent leur richesse.
N ul ne lui plait que moi,
E t j'en suis fier, ma foi !

LES MINEURS DE LA BEAUCE.

CHANSON.

AIR :—*Va me chercher du tabac pour deux sous.*

Enfin partons pour les mines de Beauce
Dont tant de gens nous ont parlé déjà.
Qu'importe, amis, qu'elle sera la sauce
Dont le Beauçois nous y régalera.
Bientôt, armés du pic et de la pelle,
Faudra miner, à se tordre le cou.
Avant que l'or, entre nos mains ruisselle,
Chers compagnons, prenons un petit coup.

Peut-être, hélas! notre ardeur délirante
Nous conduit-elle, en un sentier trompeur.
Il faut céder : la voix retentissante
De l'or nous dit : sans moi, point de bonheur.
Remuons les entrailles de la terre :
Piochons, bèchons, et puis lavons le tout.
Mais temps perdu ! d'or... point du tout, ou guère,
Pour nous remettre, allons prendre un bon coup.

Après bien s'être échiné de la sorte,
A piocher dur et dormir en plein air,
Voilà qu'enfin l'or brille, je l'emporte.
Alors, amis, chantons sur un autre air.
Abandonnons la ferrée et la pince :
L'or est trouvé, ramassons le bien tout.

Je mets mon vieux *tuyeau*, fier comme un Prince,
Et je retourne, à Joliet prendre un coup.

A MA MÈRE.

Quand l'Aquilon, dans la verte savanne,
Loin du foyer maternel, me glaçait,
Ton souvenir, O mère, réchauffait
L'enfant transi, sous la frêle cabane.
Mais je reviens joyeux, sous le vieux toit,
Où tant de fois, j'ai reçu tes caresses.
Pour te payer, prends toutes mes richesses ;
Mon bien, à moi, mon doux trésor, c'est toi !

MARIE.

Beati spiritu pauperes.

Mon Dieu ! qu'elle est à plaindre ! en haillons, les pieds nus,
Et ses bras amaigris, par le froid tout tordus.
Personne qui lui dise une douce parole !
Pauvre Marie, hélas ! depuis si longtemps folle !
Je la revois toujours, avec son œil hagard,
Qui, toujours agité, se fixe nulle part :
Image de son âme, où l'affliction règne,
Sans qu'un cœur généreux la soulage ou la plaigne.
Croit-on que c'est en vain que la main du Seigneur
S'appesantit sur elle et contriste ma sœur ?
Dieu serait-il injuste ? Oh ! non, la pauvre femme,
Quoique sans jugement, souffre bien dans son âme.
Mais Dieu lui comptera ses souffrances, un jour,
En la récompensant du prix de son amour.
Et toi, riche, du ciel redoute la colère,
Si ton cœur endurci se rit de sa misère.
La folle n'est pas là, soumise à son malheur,
Pour être un vain spectacle, au regard du pécheur.
Dieu ne fait rien en vain, et toujours sa justice
Nous dispense, à propos, la joie ou le supplice.
Ecoute ! un jour, au ciel, le pauvre accusera.
Malheur ! cent fois malheur ! à qui refusera,
Seulement dans son cœur, l'aumône à sa prière.
Tremble ! riche, frémis ! car Dieu, dans sa colère,
Jettera dans ton âme, à ton dernier moment,
Des plus cruels remords le poison dévorant.
Un brûlant désespoir, à cette heure suprême,
Appellera sur toi le terrible anathême.
Quant tu le peux encore, évite ce malheur.

Dans le pauvre et la folle assiste le Seigneur.
Riche, la charité, vertu par excellence,
Sauve de tout péché, l'ave de toute offense.
Sois charitable et bon, c'est là toute la loi,
Et l'ange du Seigneur marchera devant toi.
Il fera que ton pied ne heurte point la pierre,
Et quand tu toucheras à ton heure dernière,
Tu verras avec joie, arriver le moment
Si fatal au pécheur, si terrible au mourant.
Du ciel, avec bonheur, tu sentiras la flamme
Dégager les liens qui retenaient ton âme.
Alors s'accompliront ces paroles du Christ :
" Au ciel seront bénis tous les pauvres d'esprit."

AUX PLANTEURS.

CENTAIN.

Madame Beecher Stowe a conté votre histoire,
Et nous l'avons trouvée horrible, plate et noire.

Quoi ! c'est vrai ? vous traquez, comme un troupeau [de bœufs,
Des hommes, des enfants ayant l'esprit en eux,
Des âmes que Dieu crée à sa sublime image,
Et qui doivent, un jour, posséder l'héritage
Du Ciel que Dieu destine à la race d'Adam
Dont, peut-être, le nègre est plus que vous l'enfant ?

Quoi ! c'est vrai ? chacun va, sur vos marchés aux [vaches,
Marchander une femme et la tâter partout,
A la bouche, à la hanche, à l'estomac, au cou,
Et quelque part *ailleurs*, pour voir si quelques taches,
Quelque vice, un défaut ne diminuraient pas
Le prix que vous voulez en avoir, O Judas ?
Si vous êtes peuffiers, combien vous êtes lâches !
Quoi ! c'est vrai ? vous avez des étalons humains ?
La fille nue est mise aux bras nus de son père ?
Vous faites faire au fils des enfants à sa mère,
Parceque ça rapporte aux maîtres de gros gains ?
Ces horreurs là se font sous l'œil de la famille,
Sous le regard du Prêtre enseignant Jésus-Christ
Et qui semble être, alors, tout plein du Saint-Esprit ?

La mère, sans rougir, en parle avec sa fille ?
Vous-même oubliant le serment solennel
Fait un jour à l'épouse au pied du Saint Autel,
Vous forcez votre esclave à devenir impure ?
On est, chez vous, de droit, violateur et parjure ?
Où donc est la morale ? où donc est la vertu ?
Quoi ! c'est pour conserver ces pratiques infâmes
Que, depuis quatre ans près, vos fils ont combattu,
Que vous sacrifiez vos biens, vos corps, vos âmes ?
Et vous prétendez être un peuple de chrétiens,
Des modèles en tout, des vrais Rois-citoyens,
Aimant la liberté plus qu'aucun sur la terre ?
Mais !... vous êtes trop bas pour faire des Payens.
Vous êtes, tout au plus, bons à faire des chiens :
Encor faut-il qu'ils n'aient pas l'allure trop fière.

Planteurs-loups-jaguars-tigres, soyez honnis
Parceque votre esprit, votre cœur est infâme.
Planteurs-bourreaux-Caïns-Judas, soyez maudits
Parceque votre crime a désolé mon âme.
Démons, vous aurez soif : damnés, vous aurez faim,
Et vous n'aurez pas même une miette de pain.
Attention ! bandits, écoutez, l'heure sonne !...
Tous les maux vont tomber sur votre Babylone.

O Planteurs, vous valez moins que des chiens pourris,
Car vous prostituez de votre Dieu l'image.
Les noirs, entre vos mains, sont des anges salis,
Des Lazares, des christs noirs, souillés, avilis
Qui n'ont que notre haine, hélas ! pour tout partage.
Vous avez des valets et des dogues hideux

Qui font la garde, autour de vous, maitres peureux,
Bourreaux d'enfant, de femme et d'homme sans dé-
Honnissant la vieillesse, abrutissant l'enfance. [fense,
Vous vendez, revendez le sang de l'innocent,
Sans subir le remord et la peine du sang,
Caïns, soyez maudits ! et qu'à vos fronts des signes
S'attachent : qu'on y lise : " Américains indignes."
O Judas, pour avoir revendu Jésus-Christ,
Sous la forme d'un noir même le plus petit,
Soyez haïs, hués, race de la vipère
Qui dévorez l'enfant, la mère avec le père.

Honte ! a qui vous salue, O *Legrees* effrontés,
Qui violez la pudeur mourante à vos côtés,
Quand votre amour de tigre a souillé l'africaine
Dont l'âme se révolte à vos baisers d'hyène,
Un ange du bon Dieu, du Ciel bleu descendu,
Nait pour être haï de son père et vendu,
O trahison du sang, crime contre nature,
Œuf de vautour couvé par Satan, dans l'ordure,
Réponds-moi, quel démon de l'enfer t'a pondu ?
Les disciples du Christ, Protestants, Catholiques,
En voyant profaner ces âmes angéliques,
N'ont pas un mot de blâme et trouvent cela bon.
Il semble, quand Jésus dit, Oui, qu'eux disent, non !
Horreur ! horreur ! horreur ! l'enfant n'a plus de père.
Hélas ! hélas ! mon Dieu, l'enfant n'a plus de mère.
Le Ciel vous oubliait, o mes pauvres petits !
Il regardait ailleurs, et Satan vous a pris.
Ne désespérez pas pourtant : le jour arrive
Où le regard de Dieu sur cette sombre rive,
Voyant le mal qu'on fait à ceux qu'il a bénis,
Rachettera l'enfant, et la mère captive.

C'est en vain que le Sud lutte, désespéré,
Contre la destinée et le devoir sacré,
L'amour de la patrie UNE-ET-INDIVISIBLE,
Contre la main de Dieu, dans tout ceci, visible.
Dans ce combat à mort, le Nord sera vainqueur.
Plus de maîtres cruels, arrogants : plus d'esclaves.
Lazare ressuscite, et la main du Seigneur
Nuit et jour bénira la légion des braves.

Les crimes, les excès du Sud sont odieux.
Il faut qu'il soit puni, pour l'exemple du monde ;
Mais qu'on frappe un grand coup, car la plaie est pro-
[fonde.
S'il en mourait, tant pis ! et s'il guérit, tant mieux !
Car il est agréable à Dieu, dans sa justice,
Que le Sud vive encor, mais qu'il se convertisse.
Et ceux que j'ai flétris, tous ceux que j'ai honnis,
Seront alors, par Dieu, pardonnés et bénis,
Afin que Blancs et Noirs aillent en paradis.

MARGUERITE.

Margarita la blonde
Dont le regard fascine et fait mourir d'amour
Vieux, jeunes, tout le monde,
Disparut ce matin à la pointe du jour.
Là-dessus, chacun glose.
On dit ceci, cela, sur son départ soudain,
Puis on dit autre chose.
Mais de tout ce qu'on dit on n'est pas bien certain.
Le fin de sa toilette
C'était ses longs cheveux blonds, luisants, ondulés,
Qui, tombant de sa tête,
La couvraient toute entière et traînaient dans les blés.
Elle n'aimait personne ;
C'est un fait bien connu dans tous les environs.
Que le ciel lui pardonne
D'avoir tourné la tête à tous les beaux garçons.

.....

Mais où donc allait-elle ?
Chacun se le demande et pas un ne répond.
Moi qui suivis la belle
Je sais qu'elle est allée au bord du lac profond
Baigner sa tête blonde
Pour paraître plus belle à la Saint-Jean, demain.
On verra tout le monde
Envier le bonheur de lui baiser la main.
Mais elle sera triste,
Songeant qu'à pareil jour, sous Hérode-Antipas,
La tête à Jean-Baptiste
Tombait pour les beaux yeux, l'amour d'Hérodias.
Une tête si chère

Devint le prix sanglant de l'amour sot, brutal
D'une princesse altière
Et d'un prince ivre, épris d'une danseuse, au bal.
Courez donc, jeunes filles,
Palpitantes d'amour, au bal de la Saint-Jean.
Vous êtes si gentilles,
Qu'on peut aussi, pour vous, oser verser le sang.

OMNIA VANITAS.

A quoi servira tout, quand tout ne sera plus ?
Les richesses, le monde où tout n'est que misère,
Les plaisirs défendus qu'on goûte sur la terre,
Les festins, le théatre, et leurs chants dissolus,
L'ambition qui court après tant de chimères,
L'hypocrisie au temple, avec ses airs austères,
Et la femme si belle, aux yeux remplis d'amour,
Qui fait rêver, la nuit, et nous ravît, le jour,
La vanité qui va, sur la place publique,
Exhiber à la foule un visage comique ?

A quoi servira tout, quand tout ne sera plus ?
La beauté qu'on admire et qui d'abord s'efface,
Les grâces, les talents qui manquent de vertus,
Les honneurs, les emplois, et la gloire qui passe,
Et la diplomatie, adroite en ses détours,
Fléau des nations qu'elle opprime toujours,
Les jouissances de l'or, la guerre meurtrière,
Qui dévaste les champs où le fils tue un père,
Les palais, les trésors, et les blondes moissons,
Et les troupeaux nombreux, et leurs riches toisons,
Les belles nuits d'été si pleines de doux songes,
L'infâme politique et ses hideux mensonges ?

Pour qui n'a pas suivi l'étendard de Jésus,
A quoi servira tout, quand tout ne sera plus ?
Les fêtes et les bals où nos vierges candides

Entrent pures, toujours, mais sortent moins timides,
La cavale hennissante, ou le fringuant coursier
Fier de battre le sol, sous son beau cavalier,
Les Ecus, les blasons, et toutes ces folies
Des grands que les petits souvent trouvent jolies,
La molle orientale assoupie au sérail
Dans les bras de l'amour, le noir, aux dents d'émail,
Qu'on mutile, à dessein, au profit d'une Altesse,
Rival inoffensif de son maître au haram,
Qui ne toucherait pas à la belle maîtresse
Pour tout ce que possède, en richesse, un Sultan.
A quoi bon ? si son cœur, à l'amour insensible,
Devant tant de beauté n'a qu'un râle pénible,
Et que le fer, levé sur le deshérité,
Le contraigne sans cesse à la fidélité.
Après ce qu'il t'a fait, O pauvre noir timide,
S'il te redoute encor, ton maître est bien stupide.

A qui n'a pas suivi l'étendard de Jésus,
A quoi servira tout, quand tout ne sera plus ?
Hommes vains, répondez, vous qui faites le crime.
Ici, tout vous sourit, mais, là-bas ? c'est l'abîme !

ACROSTICHE.

C ieux dont la splendeur rayonne,
E toiles du firmament,
L une de Mai si mignone,
I nclinez-vous humblement.
N ouvel astre, un humble fille
A utant, et plus que vous, brille !

LAMARTINE.

Si j'attends, pour parler, comme font tant des nôtres,
Que je possède un peu de l'esprit qu'ont les autres,
C'est trop long : et celui qne j'aime, de si loin
Aura charmé mon cœur, et ne le saura point.

Un poëte a paru : céleste météore
Qui dorait l'horison du couchant à l'aurore.
On voit encor cet astre éclatant et si beau
Luire vers son déclin autant qu'à son berceau,
Pareil à ce soleil, qui, chaque jour nouveau,
Eclairant tour-à-tour, l'un et l'autre hémisphère,
Nous verse, par torrents, la plus pure lumière.
Comme un phare posé sur le bord de la mer,
Ne cache pas ses feux lorsque le flot amer,
Jusqu'où pose son pied vient de rage écumer,
Mais luit pour le pilot sur le pont du navire
Qui, battu par la mer, se balance et chavire,
Lui de même éclaira constamment de ses feux
Le monde où quelquefois de lâches envieux
Dont l'oreille était sourde à des chants si pieux,
Répandirent à flots sur cette noble vie
Un vase tout rempli de noire calomnie.

Cet homme a vu les grands, les peuples et les Rois
Se presser sur son seuil pour écouter sa voix
Quand il dictait à tous leurs devoirs et leurs droits.
Sa lyre a fait entendre un concert magnifique

Où toujours s'est mêlée une voix séraphique,
Et ce génie ardent en qui brille un reflet
Toujours éblouissant de l'esprit que Dieu met
Au front pur et sacré du poëte parfait :
Dont le front chauve incline à l'angle de la tombe
Dont la gloire grandit à mesure qu'il tombe,
Que la France adorait et qu'elle adore encor,
Cet homme qui passait couvert de pourpre et d'or,
Disant au mendiants " partage mon trésor : "
Est pauvre maintenant, et le plus pauvre même
Qui vous touche souvent, tant la faim le rend blême,
Qui l'implorait avant que tout lui fût ôté,
Sans lui demander rien, morne, passe à côté.
Certes ! si l'or lui manque, il est riche de gloire,
Puisque chacun de nous le garde de sa mémoire,
Comme ce capitaine au merveilleux renom,
Fait de gloire d'amour et d'admiration
Nom qui grandit celui qui dit : NAPOLÉON !
Mais le doux souvenir qui pour lui nous anime
Retourne-t-il sans fruit au poëte sublime ?
Ou de près ou de loin, chacun a ses doux chants,
Le Prince en sa Villa, le Patre dans ses champs,
A gouté, savouré des plaisirs bien touchants.
Au pauvre qui gémit la plus douce parole
Ne vaut pas, croyez-moi, la plus petite obole.
Donnez, donnez encor, versez à pleines mains ;
Videz tout, bourse, coffre et vos greniers trop pleins.
Le Dieu qui toujours sonde et les cœurs et les reins,
Voyant votre trésor aller à son poëte,
Remplira bourse, coffre et grenier jusqu'au faite.
O, rîche, écoutez-bien : quand vous aurez donné,
Vous verrez Dieu sourire à votre nouveau-né,
Il répandra ses dons sur votre fils ainé,
Sur votre père et vous, sur la mère et la fille.
Quand le père a donné, Dieu bénit sa famille

Oiseau du Paradis, aigle majestueux,
Fier, tu fixas ton aire à la plus haute cîme.
Afin que tes aiglons fussent plus près des cieux :
Des cieux où ton front touche, O poëte sublime :
Des cieux où tu t'en vas, le front haut, radieux,
Avec des voix, des chants tout remplis d'harmonie
Qui disent du Seigneur la sagesse infinie,
Et s'en vont avec toi spalmodier aux cieux.
Oui, tu pars, et je reste à pleurer sur la terre.
Que ton sort est heureux, que le mien est cruel.
Ne veux-tu pas, dis-moi, me prendre dans ta serre,
Petit oiseau qui veux te suivre dans le ciel,
Pour t'aimer, te le dire et le redire encore
Du matin jusqu'au soir et du soir à l'aurore,
L'attester sur le livre en face du Seigneur
Qui sait ce qui se passe au fond de notre cœur.
Mais non, tu t'en vas seul, et mon âme inquiète
Aura du moins les chants bénis de son poëte :
Douce lyre d'où sort comme un soupir divin
Qui me rendort le soir, et m'éveille au matin,
Musique qui ravit, douce voix qui console,
Quand la joie, en passant, me sourit et s'envole,
Chaste et blanche colombe amoureuse de toi,
Bel oiseau qui gémit et s'ennuie avec moi :
Mais je ne m'en plains pas, je n'ai pour le distraire
Qu'un chant rauque et cassé qui devrait bien se taire.

HUGO.

Mais il est sous le ciel un autre chant béni
Qui sonde tout mystère, épèle l'Infini,
Un autre roi de l'air qui plane dans l'espacc,
Quand tu seras parti, qui remplira ta place.
Son esprit pénétrant déchiffre un alphabet
Dont la lettre, le mot, ni le sens, rien n'est net :
Ou le monde savant toujours eut peine à lire
Quoiqu'on n'ignorât point la main qui vint l'écrire.
Lui, perçant le mystère, y découvre aussitôt
Le sens inapperçu, la solution claire :
Et le livre obstiné qui gardait son mystère,
A la voix du poëte, enfin livra le mot :
Mot qui dit,—Dieu partout—Dieu caché sous les ailes
Du petit oiseau blanc, des noires hirondelles,
Dans le son de la cloche et le parfum des fleurs,
Dans les bruits de la mer dont les vagues rebelles
Nous jettent, par moments, d'effrayantes clameurs :
Dieu loué par les cris des enfants dans les langes :
Aucun bruit, aucun chant, aucun cri, nulles pleurs,
Aucun souffle, aucun vent qui ne soit des louanges
Dont le bon Dieu s'honore. Il donne un chant à l'ours,
Une voix aux rochers, demeure des vautours.
La rose a son cantique et la ronce grimpante
Ferait, pour le bénir, sa musique touchante
Comme l'oiseau chantant sur le sommet des monts :
Et Dieu serait content des bruits, des cris, des sons
Qui sourdent des grands pins battus par la tempête,
De la mousse et du tronc, de tout ce qui végète,
De tout ce qui, pensant, hommes, femmes, enfants,
Compose une prière avec des mots touchants,

Ce poëte est venu, pour le bonheur du monde,
Mêler à ta lumière une clarté profonde.
Longtemps, oh ! bien longtemps, avant que d'être nés
A l'aimer, le chanter, Dieu vous a destinés.
Quand le temps était beau, quand gronda le tonnerre,
Cet aigle, bien souvent, a visité ton aire.
Son nid est près du tien, ses petits sont éclos
Que les tiens, hors du nid, n'étaient pas déjà gros.
Quand votre avril fesait éclore tant de roses,
Vous vous êtes, tous deux, dit de bien douces choses.
Tu t'en iras d'abord, et, peu de temps après,
Lui s'ira reposer à l'ombre des cyprès.
Parceque vous l'aurez fait aimer dans le monde,
Dieu vous fera dormir dans une paix profonde.
Tous deux soyez bénis ! au revoir dans les cieux !
Je vous parle, à genoux, car vous êtes des dieux !

COMME QUOI LE CHIEN EST DE LA FAMILLE.

Après Dieu, c'est la femme, après la femme, l'homme,
Après l'homme, l'enfant, après l'enfant, le chien.
Après le chien, c'est tout ce que vous voudrez : pom-
[me,
Chat, chou, bœuf, ognon, ou, si vous l'aimez mieux,
[rien,

LE SERMENT DE LA FOI.

J'ai juré par le temple, à la face de Dieu
Que jamais de l'enfer je subirais le feu.
Mon serment n'est pas vain, autrement je le jure,
Jéhova mentirait, le ciel serait parjure.
Car le Seigneur a dit par la voix de ses Saints,
Lui-même il a juré, ferme dans ses desseins,
Que celui qui pardonne et fait grâce à son frère
Trouvera dans son sein un abri salutaire :
Que l'amour du prochain lave de tout péché :
(Amour saint qu'il inspire au cœur qu'il a touché.)
Quand l'enfer même, a dit ce Dieu si débonnaire,
Rentrerait tout entier dans le cœur d'un mortel,
Que ses nombreux péchés déborderaient par terre,
Que sa bouche eut maudit le Seigneur d'Israël,
Il est encore alors pour lui quelqu'espérance,
Tout recours vers son Dieu n'est pas pour lui perdu ;
Dans un seul verre d'eau versé sur l'indigence
Qu'il éteigne à jamais le feu de ma vengeance ;
La grâce, mon amour, tout lui sera rendu
S'il secourt l'indigent sur la terre étendu.
—Or, Seigneur, j'ai rempli toute ton ordonnance :
J'ai partagé mon pain avecque l'indigent,
Envers mes ennemis je veux être indulgent :
N'en recevrai-je point la juste récompense ?
Quand j'ai, suivant tes vœux, rempli toute ta loi,
Peux-tu, Seigneur, ne pas avoir pitié de moi ?
Ta parole, O mon Dieu, n'est-elle qu'un mensonge,
Un son vague dans l'air, amère illusion
Que tu verses à flots sur toute nation ?
Dans la vie incertain, faut-il croire qu'on songe,

Quand on sent le besoin de t'aimer, te chérir ?
Révê-je, quand je veux, au point du jour, t'offrir
Ma prière et mon cœur, mon âme toute entière ?
Est-ce un vain rêve encor, quand je vois la lumière,
Bienfait de ton amour, se lever sur mon toit,
Eclairer tous mes pas pour que je marche droit ?
Est-ce une illusion quand ma faible paupière,
Se tournant vers les cieux, croit voir partout ton doigt
Diriger à son gré les choses de la terre,
Les nuages, les vents, l'esprit et la matière ?
Non. Seigneur, je le sais : ici bas tout est toi.
Tout est réalité : tu te montres, je croi.
Mais si tout est réel, est-ce que ta parole
N'est qu'un son vague et sourd, un mot vain et [frivole ?]
N'accompliras-tu point ce que tu promettras ?
Quand tu dis ; " Aime-moi, mon fils, chéris ton frère,
C'est là toute ma loi : " Si je le fais, mon père,
Ne puis-je pas jurer que tu me sauveras ?